



Philonsorbonne

13 | 2019
Année 2018-2019

Table ronde autour de l'ouvrage de Simón Gallegos Gabilondo : *Les mondes du voyageur. Une épistémologie de l'exploration (XVI^e-XVIII^e siècle)*

Simón GALLEGOS GABILONDO et Eric MARQUER



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philonsorbonne/1211>
ISSN : 2270-7336

Éditeur

Publications de la Sorbonne

Édition imprimée

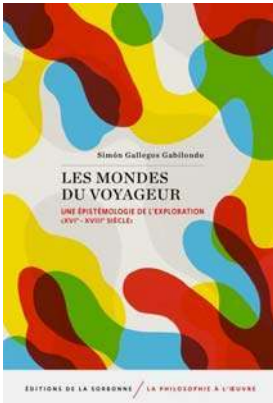
Date de publication : 30 janvier 2019
Pagination : 149-161
ISSN : 1255-183X

Référence électronique

Simón GALLEGOS GABILONDO et Eric MARQUER, « Table ronde autour de l'ouvrage de Simón Gallegos Gabilondo : *Les mondes du voyageur. Une épistémologie de l'exploration (XVI^e-XVIII^e siècle)* », *Philonsorbonne* [En ligne], 13 | 2019, mis en ligne le 07 février 2019, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/philonsorbonne/1211>

**Table ronde autour de l'ouvrage
de Simón Gallegos Gabilondo :
*Les mondes du voyageur. Une épistémologie
de l'exploration (XVI^e-XVIII^e siècle)****

Simón GALLEGOS GABILONDO & Eric MARQUER



Simón GALLEGOS GABILONDO

Les mondes du voyageur. Une épistémologie de l'exploration (XVI^e-XVIII^e siècle)

QU'EST-CE QUE L'EXPLORATION ? Comment se présente-t-elle dans les voyages qui ont dessiné la cartographie du monde moderne de la Renaissance aux Lumières ? Par l'étude d'un corpus portant sur le Nouveau Monde et le Continent austral, cet ouvrage analyse le rapport avec le nouveau et l'inconnu. Il a pour but de montrer que l'épistémologie de l'exploration est un champ sui generis à travers lequel se laisse ressaisir l'âge classique. Trois pôles organisent ce champ. La géographie, d'abord, avec la terra incognita de l'exploration comme lieu paradoxal, horizon de sens et prisme philosophique de

*Bacon à d'Alembert. L'anthropologie, ensuite, avec les récits de voyageurs qui affirment avoir bel et bien vu des géants et la grande polémique sur l'existence de ces derniers qui court d'Acosta à Buffon. Le temps, enfin, avec la réflexion sur le vieillissement du monde, l'appauvrissement de la nature et la *gigantum demonstratio* chez Vico. Cette histoire philosophique de l'exploration construit bien un moment singulier qui prend fin avec la conviction que le globe est désormais connu. Alors, quand il n'y a plus rien à savoir de ce monde, c'est le savoir lui-même qui doit se penser autrement.*

Paris, [Éditions de la Sorbonne](#),

Collection « La philosophie à l'œuvre », 2018.

*. Le 15 mars 2018, s'est tenue à la Sorbonne une table ronde autour de l'ouvrage de Simón GALLEGOS GABILONDO : *Les mondes du voyageur. Une épistémologie de l'exploration (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, collection « La philosophie à l'œuvre » (2018). Y ont notamment participé l'auteur ainsi qu'Eric MARQUER, actuellement Maître de conférence à l'Université Paris1 Panthéon-Sorbonne.

Simón GALLEGOS GABILONDO – Qu’est-ce que l’exploration ?

Né du désir de penser l’exploration en tant que question philosophique, ce livre est une tentative de répondre à une exigence de considérer ce mode de déplacement sous un double aspect : d’une part, la question du lien historique entre exploration et monde et, de l’autre, celle du lien épistémologique entre exploration et savoir. Je me suis intéressé au problème de la connaissance non pas du point de vue de la découverte mais du point de vue de l’exploration. Afin de saisir la singularité d’un tel objet par l’analyse des pratiques et des discours qui lui sont propres, j’ai étudié un corpus constitué par des récits de voyages, des cartes géographiques, des traités de navigation, des projets coloniaux, des ouvrages cosmographiques et des textes philosophiques. Dans l’embarras suscité par l’hétérogénéité de ces textes, j’ai tenté de répondre à une question reliant l’ensemble : qu’est-ce que le savoir lorsque la Terre est en cours d’exploration ? Telle qu’elle est abordée dans ce livre, l’interrogation suppose de prendre en compte deux perspectives solidaires : celle d’un regard géographique sur l’élargissement du monde et celle d’un regard philosophique qui trouve dans l’espace de l’exploration une métaphore de la connaissance humaine.

Ma thèse est la suivante : dans la période historique qui s’étale de la Renaissance au Siècle des Lumières, l’épistémologie de l’exploration constitue un champ d’un genre propre, un domaine formé par un ensemble cohérent d’objets et de problèmes spécifiques nécessitant une méthode appropriée. Autrement dit, l’exploration ne doit pas être confondue avec d’autres objets à côté desquels elle est souvent classée sous des catégories inappropriées. Pour être pensée, elle doit être repositionnée, ou positionnée ailleurs, dans le cadre épistémologique qui lui est propre. La difficulté de reconstruire ce cadre suppose l’écriture d’une *histoire philosophique de l’exploration* : c’est la tentative fondamentale de cette étude. Dépourvue d’un tel cadre, l’exploration court en effet au moins deux risques : l’invisibilité d’abord (on peut parfaitement ne pas voir un objet qui pourtant est là), et, deuxièmement, celui d’être « mal rangée » (de même, un livre qui n’est pas à sa place est une vraie catastrophe pour le bibliothécaire).

Dans toute son étendue, la question évoquée est traversée par la tension existante entre l’exploration et la découverte. S’il y a quelque chose de triomphal dans la découverte, un tel triomphe n’est aucunement l’objet de ce livre. Lorsque l’exploration n’aboutit pas à la découverte d’un objet, elle est en effet présentée comme un échec. Si la quête de l’inconnu se définit par l’absence paradoxale de son objet, il faut considérer qu’à l’époque moderne la philosophie s’est conçue elle-même sur le modèle de l’exploration, particulièrement dans la tradition baconienne. De ce fait, ce livre voudrait contribuer à penser certaines conceptions modernes du savoir à partir d’une « métaphorologie de l’espace »¹ dans laquelle trouvent leur place une

1. Le terme « métaphorologie » fait référence à Hans Blumenberg, *Paradigmes pour une métaphorologie*, Paris, Vrin, 2006, ouvrage qui a largement inspiré le nôtre.

réflexion sur les traités de navigation, tels que *L'Art de naviguer* (1545) de Pierre de Médine, ainsi que l'analyse du « globe intellectuel » dans le *Novum organum* (1620) de Bacon et celle de la « mappemonde encyclopédique » du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* (1751) de D'Alembert.

Cette réflexion sur l'historicité du concept de savoir ne pouvait pas s'abstraire des récits de voyage car ce sont eux, d'abord, qui tracent les confins provisoires des nouveaux mondes. Déclinés au pluriel, ces mondes se dédoublent au moins deux fois : premièrement dans la narration d'un déplacement qui a lieu dans un espace inconnu ou peu connu ; deuxièmement, dans la production d'images littéraires et cartographiques de la Terre, en particulier de son hémisphère austral. C'est pourquoi dans cette étude la littérature de voyage est une source de conceptualité de l'exploration au sens large, à savoir d'un système de représentation où le savoir disponible est en défaut face à l'inexploré. Il est donc nécessaire de s'interroger sur les dynamiques et les effets de ce système qui reflète une tripartition du monde, fort répandue au XVI^e siècle, en ancien, nouveau et inconnu, décrivant une structure historique des savoirs qui opère simultanément sur deux niveaux, géographique et épistémologique.

À partir de l'exploration des côtes africaines par les navigations portugaises du XV^e siècle, et de manière plus évidente au siècle suivant avec les voyages aux Amériques, la structure du monde connaît une mutation inattendue : la tradition antique et médiévale d'une zone torride infranchissable autour de la ligne équatoriale laisse sa place à l'ouverture d'un espace global, partout navigable et habitable. L'obsolescence de la structure géographique du monde ancien déclarée par les navigateurs de la Renaissance, et la pertinence des toponymes désignant l'inconnu qui en est corrélatif, donne lieu à la représentation d'un savoir spatialisé où la métaphore d'un monde inachevé, imprégnée d'historicité, est à l'œuvre dans la pensée. Cet horizon de sens, décrit par Blumenberg, correspond non seulement à un concept de réalité reflétée dans l'émergence des savoirs géographiques mais aussi à un mode spécifique de déplacement peu étudié d'un point de vue épistémologique.

Une telle transformation englobe deux éléments interdépendants : un domaine d'objets et un mode de connaissance. Si elle pose un problème c'est parce que l'exploration implique une confrontation avec les savoirs lacunaires dont elle dispose. Cette tension, qui a lieu entre le savoir d'un objet possible et le savoir produit par un objet connu, décrit le lien évoqué entre exploration et découverte. Entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, l'espace cartographique constitue un objet dont il fallait en quelque sorte faire l'histoire philosophique du point de vue de l'exploration. Celle-ci nous apprend que pénétrer des zones d'ombre en franchissant les limites du monde connu suppose une production d'espace que j'appelle « régime de spatialité » et que je définis comme un ensemble de conditions favorisant la production d'un espace non cartographié.

Il s'agit de rendre compte de la spatialité en privilégiant non pas le lien entre l'ancien et le nouveau mais le lien entre le nouveau et l'inconnu : c'est alors que le voyage d'exploration se présente comme un déplacement non réductible aux voyages ayant trouvé un objet légitimé rétrospectivement. Il est question d'examiner un objet fuyant, une présence possible qui donne l'impression de s'éloigner, afin de montrer à la fois la spécificité d'une modalité de déplacement et les transformations des savoirs au sein desquels celle-ci opère. Ne s'inscrivant pas dans l'histoire progressive des « grandes découvertes », ce livre analyse les effets du régime de spatialité sur trois niveaux, à savoir la géographie, l'anthropologie et l'histoire.

Sa première partie est consacrée à la naissance du regard géographique dans l'antiquité, à la représentation de la Terre comme abstraction imagée, et à une histoire des représentations antiques et médiévales des Antipodes qui conduit à l'Âge des explorations modernes de l'hémisphère sud. À partir du XVI^e siècle, et de manière plus prononcée avec les Atlas de Mercator et Ortelius, la présence cartographique d'une *Terra australis nondum cognita*, confirme l'hypothèse de cette entité géographique, présentée comme un immense continent à explorer au-delà du Nouveau Monde et du Détroit de Magellan. Vérifiée à partir du XVIII^e siècle, son inexistence a fait l'objet de nombreux commentaires : le Continent austral a été soit rangé sous l'étiquette « utopie », soit considéré comme un argument pour prouver l'échec des voyageurs qui se seraient embarqués à la recherche d'un « non lieu ». D'une certaine façon, on reproche à ces navigateurs d'être des mauvais découvreurs.

Cependant, le renvoi à la fiction utopique explique mal la présence effective du Continent austral dans les récits de voyage, dans les cartes géographiques et surtout dans les projets expansionnistes français pendant trois siècles. Ce livre essaie de montrer qu'au contraire cette entité géographique est un témoin du « régime de spatialité » qui l'a produite et c'est en tant que tel – dans son extériorité par rapport à l'histoire progressive des découvertes – qu'il doit être pensé. Comment se fait-il, alors, que ce projet ait été présenté à Louis XIV et à Colbert, qui étaient favorables à la création d'une Compagnie française des Terres australes ? Derrière cette question historique se cache un problème épistémologique : de quelle manière cette entité géographique se constitue en objet de savoir ? Explorateurs, géographes, historiens, naturalistes et philosophes se sont confrontés au Continent austral en légitimant son statut d'objet au sens fort. En s'interrogeant sur la nature et la fonction de ce dernier, tout en s'éloignant des seuils d'époques décrites par le concept foucauldien d'épistémè, le champ de l'épistémologie de l'exploration se constitue comme prolongement et approfondissement de la métaphorologie blumenbergienne.

Il n'est pas question de corriger les erreurs des voyageurs ni de mettre en évidence leurs préjugés, mais de saisir le propre d'un espace à explorer. Dans l'Antiquité, la naissance de la géographie en tant que regard extérieur sur le monde donne lieu à des hypothèses qui seront confrontées à

l'expérience des voyageurs modernes, notamment celle des Antipodes. Une reconfiguration de la structure géographique du monde se produit à partir du moment où l'inconnu est désigné par une toponymie spécifique et devient objet d'exploration, un objet singulier car il ne s'offre jamais au regard dans sa totalité. C'est dans cet horizon de sens qu'il faut situer la spécificité des projets de colonisation du continent austral à partir du XVI^e siècle².

Si à l'époque des Lumières le projet d'explorer, découvrir et conquérir des nouveaux continents est abandonné, ce n'est pas parce que les voyageurs ne les ont pas trouvés : cette non-découverte est tout à fait secondaire. L'abandon de ces projets est la conséquence de la disciplinarisation des savoirs et de la fin du régime des belles-lettres, c'est à dire la conséquence d'une mutation épistémologique majeure. D'autre part, la dissolution de la spatialité de l'exploration est un effet de cette transformation après laquelle la métaphore du monde inconnu perd sa pertinence historique et devient ce qu'elle n'était pas : une figure de style³.

Cette transformation est cruciale car elle réarticule les regards géographique et philosophique : image de l'augmentation du savoir chez Bacon ou de l'entendement humain chez Locke, le voyage maritime devient une métaphore conceptuelle dont le statut épistémologique ne sera plus le même. Le crépuscule de cette image ainsi que de l'horizon de sens de l'exploration peut être constaté chez Kant, qui considère l'océan comme « le siège propre de l'illusion »⁴ du voyageur voyant partout des terres nouvelles. La question des limites de la connaissance suppose un entendement humain qui est désormais une île aux confins fixes, située au milieu d'un océan trompeur n'incarnant plus l'augmentation baconienne du savoir, représentée sur le frontispice du *Novum organum* par l'image d'un navire franchissant les colonnes d'Hercule.

Du point de vue de l'histoire philosophique de l'exploration, avec un domaine d'objets disparaît aussi une modalité de connaissance, comme témoigné par la naissance, au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, d'un langage scientifique spécialisé⁵. Face à ce langage technique

2. Lancelot Voisin de la Popelinière, *Les Trois mondes* [1582], Anne-Marie Beaulieu (éd.), Genève, Droz, 1997 ; Jean Paulmier de Courtonne, *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrestienne dans le troisième monde. Autrement appelé, La Terre Australe, Meridionale, Antartique & Inconnue* [1664], Margaret Sankey (éd.), Paris, Honoré Champion, 2006 ; Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*, Paris, Imprimerie royale, 1749, t. I ; *Histoire des navigations aux Terres australes*, Paris, Durand, 1756 (2 vol.).

3. « Les antipodes aussi ont leur droit à l'existence ! Il reste encore un autre monde à découvrir – et plus d'un ! Aux navires philosophes ! », Friedrich Nietzsche, *Le Gai savoir*, § 289, trad. par Patrick Wotling, Paris, GF-Flammarion, 2007.

4. Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, « Du principe de la distinction de tous les objets en général en phénomènes et noumènes », trad. Alain Renaut, Paris, GF-Flammarion, 2006, p. 294.

5. Frank Salaün, Jean-Pierre Schandeler (éd.), *Entre belles-lettres et disciplines. Les savoirs au XVIII^e siècle*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2011.

disciplinarisé, le régime des belles-lettres, dans lequel s'inscrivait la spatialité de l'exploration, s'affaiblit jusqu'à l'effacement. La fin des belles-lettres, ou la naissance des disciplines comme nouvelle modalité de transmission et production des savoirs, rend possible – sans le justifier – le déplacement trompeur du voyage d'exploration dans l'utopie ou dans les « géographies de l'esprit » par un geste qui exclut un vaste domaine d'objets ainsi relégués aux siècles « non éclairés ».

Après la géographie, l'anthropologie constitue le deuxième axe du livre. La redéfinition des limites géographiques du monde implique celle des limites de l'espèce humaine : sous cet angle spécifique de lecture, l'analyse des textes, fondateurs à plusieurs égards, de Colomb, Vespucci et Magellan montre que l'homme des terres inconnues, loin d'être un objet abstrait, est concrètement situé dans un espace cartographique où il est précédé par les pratiques et les discours de l'exploration. La problématique de l'homme des « nouveaux mondes » n'est donc pas indépendante d'un tel régime de production d'espace.

Le croisement de ces deux questions, celle de l'espace et celle de l'espèce, est représenté par la figure du géant, à laquelle ce livre s'intéresse de près. Sur la base de trois siècles de témoignages, à partir de celui de Pigafetta, chroniqueur de Magellan⁶, on affirme la présence de géants au Nouveau Monde. L'objet est bien plus complexe qu'il n'y paraît et le débat ne concerne qu'en apparence l'esthétique du merveilleux : dans les textes cartographiques le toponyme *regio gigantum* désigne la présence de géants, présence qui soulève le problème de l'imbrication, sous le régime des belles-lettres, de textes ayant des fonctions différentes. La question est de savoir comment – sous la plume de l'explorateur, du cartographe, de l'historien, du naturaliste et du philosophe – le géant se constitue en objet de savoir.

En tant que système de représentation, les pratiques et les discours de l'exploration, dans son versant anthropologique, sont éclairées par la singularité et le devenir de cet objet. La présence très discutée des géants au Nouveau Monde, mais aussi dans le Monde ancien, constitue un moment essentiel car suite à un double déplacement (du roman chevaleresque au récit de voyage, et de ce dernier à l'histoire naturelle), le géant devient un objet de savoir selon les modalités d'un phénomène que j'appelle « appropriation scientifique », entre l'*Histoire naturelle* d'Acosta (1590) et celle de Buffon (1749-1789). L'analyse d'un tel processus rend non seulement compte des mutations historiques du concept de réalité mais aussi elle permet de penser les savoirs en devenir à travers la naissance et la disparition d'un objet.

La troisième et dernière partie du livre est consacrée au temps. La cartographie et la littérature de voyage sont traversées par la temporalité de l'exploration dans la mesure où la *terra incognita* est à la fois signe d'un espace à explorer et toponyme d'un temps à venir. Comme sa spatialité,

6. Xavier de Castro (éd.), *Le Voyage de Magellan (1519-1522). La relation de Pigafetta et d'autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2010.

la temporalité de l'explorateur appartient historiquement au régime des belles-lettres et à son mode de transmission des connaissances antérieur à la naissance des disciplines. Penser cette dimension suppose de considérer l'historicité du monde, son caractère qualitatif, descriptif et discursif, à travers l'idée, fort répandue à l'Âge classique, du vieillissement de la nature. Dans sa réélaboration moderne, la représentation ancienne d'un monde en déclin lie en effet deux questions fondamentales : celle du gigantisme, ou la diminution progressive de la taille humaine, et celle des âges du monde. L'histoire naturelle lira sur le corps du géant l'histoire de l'humanité, ce qui montre bien que l'historicité du géant ne relève pas d'une figure de style mais correspond plutôt à un objet de savoir qui s'inscrit dans l'historicité du monde dont il est un signe révélateur. Cet objet, peut-être inattendu, soulève par conséquent le problème de la stabilité des espèces et la possibilité que l'ordre naturel des êtres soit lui-même soumis à un devenir historique capable de le modifier.

Le thème de la diminution de la taille de l'homme et le gigantisme comme miroir de l'historicité du monde conduiront le lecteur par un chemin qui mène à Vico et son programme d'une « histoire de toutes les nations » dans lequel la figure du géant est cruciale au point qu'il est impossible d'imaginer sa *Science nouvelle* (1725-1744) sans le recours à ce « personnage conceptuel » au sens deleuzien⁷. Censée résoudre des contradictions entre l'histoire païenne et l'histoire sacrée, tout en étant le principe du commencement de l'histoire humaine, le géant vichien, investi d'une fonction structurale, est mobilisé au sein de la question d'une dissemblance de régimes de temporalité et leur possibilité d'être recomposés dans une histoire universelle. Le géant devient pour l'auteur un éclairant principe démonstratif – surprenant pour toute lecture naïve – qui se projette dans la nuit des temps de l'humanité. Cette appropriation philosophique de la figure du géant, dont l'existence est affirmée à une époque archaïque et aux temps modernes, dans le monde ancien et au Nouveau monde, permet à Vico de penser la temporalité de sa nouvelle science, où la référence aux géants patagons ne manque pas. S'inscrivant dans une spatialisation baconienne du savoir, la temporalité anthropologique d'un tel projet n'est pas secondaire : l'inconnu est aussi dans le passé où l'on découvre l'origine commune de tous les hommes.

L'idéal d'augmentation du savoir, revendiqué non seulement par Vico, interprète un monde inachevé où l'exploration est justifiée par la présence, je dirais presque ontologique, de la *terra incognita*. L'étude des récits de voyages, des cartes géographiques, des traités de navigation, des projets coloniaux, des ouvrages cosmographiques et des textes philosophiques est certes indispensable, mais à une condition : que l'espace de l'exploration en tant que tel ne s'efface pas à la lumière des découvertes et des conquêtes dont il est le concept préliminaire. Qu'est-ce que l'exploration, donc ? Une

7. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit, 1991, p. 65-66.

forme de médiation spécifiquement moderne entre le connu et l'inconnu. Le but de ce livre, finalement, est de repenser l'horizon de sens d'une époque et d'imaginer philosophiquement des outils conceptuels capables de saisir le lien effectif entre cette médiation et les structures historiques des savoirs.

Eric MARQUER – Les mondes du voyageur

« Les mondes du voyageur. Une épistémologie de l'exploration » : le titre de l'ouvrage appelle quelques remarques. La première, c'est évidemment que c'est un très beau titre, à la fois explicite, suggestif et complexe. On comprend en le lisant que nous avons affaire à un livre sérieux, puisqu'il parle d'épistémologie. L'objet est d'ailleurs clairement défini dès les premières pages. Épistémologie de l'exploration : c'est une enquête sur une certaine connaissance du monde déployée dans un corpus spécifique constitué par des textes cartographiques, des récits de voyages, des projets coloniaux, des traités de cosmographie et de navigation (p. 6). La question générale qui structure l'ouvrage est parfaitement claire : qu'est-ce que le savoir à une époque où la Terre est en cours d'exploration ?

Mais malgré l'évidence de son sérieux universitaire, le livre promet aussi d'être divertissant et même passionnant, car il traite d'une notion, l'exploration, qui évoque à la fois le rêve et l'aventure. En effet, qui n'a pas rêvé un jour d'être explorateur ? Quel philosophe, près de son poêle ou en bibliothèque, n'a pas envié celui qui parcourt les océans, tel Hobbes qui, se plaignant de ne rien apprendre au collègue d'Oxford, se vantait de passer une bonne partie de son temps à d'autres activités que l'étude et, loin de la salle de classe, quand il n'était pas occupé à attraper des choucas, prenait grand plaisir à contempler dans les librairies les cartes du ciel et de la terre, et à suivre, par la pensée, les chemins qu'avaient pris dans leurs voyages autour du globe Sir Francis Drake et Thomas Cavendish, tous deux corsaires et navigateurs, élevés au rang de chevalier par la reine Elizabeth. Notons une coïncidence : Thomas Cavendish, qui après avoir brûlé plusieurs vaisseaux espagnols au large d'Acapulco (Cabo San Lucas), rentra en Angleterre avec un seul de ses navires, nommé *Desire*, en 1588, l'année même de la naissance de Hobbes. Cavendish mourut quelques années plus tard dans l'Océan Atlantique.

Quant à Hobbes, nous savons donc qu'il était peu intéressé par les différentes figures du syllogisme et l'apprentissage par cœur, mais qu'il était en revanche fasciné par les zones marquées « *terra incognita* ». Il laissait ainsi libre cours à sa pensée pour imaginer les gens et les monstres qui vivaient dans ces régions⁸. Hobbes n'était pas téméraire et le « jumeau de la peur » n'avait pas l'âme d'un flibustier, ce qui lui valut d'ailleurs de vivre

8. A.P. Martinich, *Hobbes. A Biography*, Oxford, Oxford University Press, 1999, p. 11.

plus longtemps que Drake et Cavendish réunis, mais il faut néanmoins reconnaître qu'il employa sa fantaisie à bon escient en imaginant des monstres marins, prouvant ainsi que les créatures imaginaires ou les objets fictionnels peuvent devenir des concepts rationnels. Peut-être Hobbes avait-il même eu l'occasion d'observer la carte de Waldseemüller (1507) qui, comme nous l'apprend Simón Gallegos Gabilondo, porte l'affirmation suivante, se référant aux côtes africaines : « Ici il y a un Léviathan, un dragon marin qui se dispute fréquemment avec une baleine » (p. 53). Quant à savoir si le Léviathan authentique était un monstre légendaire ou simplement le roi des harengs, la question reste ouverte, par manque de témoignage, et la principale trace du monstre reste évidemment celle que l'on trouve dans le livre de Job. De ce point de vue, le Léviathan relève en fin de compte davantage de la théologie-politique que de la cryptozoologie.

Revenons plus sérieusement au titre de l'ouvrage : « Les mondes du voyageur ». Cette pluralité des mondes renvoie à la fois aux différentes représentations du monde (essentiellement le récit ou la carte), ou pour le dire mieux et précisément, c'est-à-dire selon les termes de l'auteur, cette pluralité renvoie à la relation entre l'explorateur comme *narrateur de l'espace* et le cartographe comme *traducteur de son récit*. Il n'y a pas un espace, mais plusieurs mondes, si l'on entend par là une hétérogénéité des langages, que doit prendre en compte « l'analyse du renvoi réciproque entre la carte, l'exploration et le récit de voyage ». C'est cette hétérogénéité qui permet notamment à Simón Gallegos Gabilondo de discuter les thèses de Michel Foucault, et d'affirmer que « la multiplication de systèmes qui marque les discours et les pratiques de l'âge des découvertes ne peut être limitée au rapport entre les mots et les choses, car elle s'inscrit dans le champ plus large des relations entre langages de natures différentes ». La géographie doit ainsi écouter la prose du monde pour en « capturer la polyphonie ». De ce point de vue, les mondes du voyageur désignent l'objet même de l'ouvrage, à savoir les différentes entités géographiques et philosophiques, à travers lesquelles est possible une histoire de l'espace.

Mais « les mondes du voyageur » désignent également en un second sens la manière même dont le monde est représenté, dans l'esprit de ceux qui habitent dans un monde et projettent d'en découvrir un autre. C'est le sens de la distinction évoquée par La Popelinière dans son ouvrage *Les Trois mondes* (1582), c'est-à-dire l'ancien, le nouveau et l'inconnu. Le monde inconnu est bien entendu au cœur de la problématique de l'ouvrage. « L'incogneau nous est la Terre Australe, appelée par les Espagnols & Portugais Terra del Fuego » (La Popelinière, p. 61). Mais c'est aussi plus spécifiquement la question des antipodes, à laquelle l'ouvrage consacre une analyse développée : y a-t-il des hommes aux antipodes ? Les antipodes sont-ils un double analogique du monde connu ? L'habitabilité des antipodes est-elle une thèse hérétique contraire au récit biblique ? La distinction entre le connu et l'inconnu n'apparaît pas seulement comme une limite provisoire, mais comme une limite mettant en question la possibilité d'un monde entièrement habitable ou navigable. C'est l'expérience, et les voyages

effectivement accomplis qui permettront de réfuter l'hypothèse de l'inhabitabilité de la zone torride. Ainsi, l'humaniste Pomponazzi « raconte à ses élèves qu'il a reçu, la lettre d'un ami voyageur ayant franchi les colonnes d'Hercule, fait le tour du monde, navigué au-delà de la zone torride et parcouru l'hémisphère australe. Et surtout, cet ami aurait trouvé des centaines d'îles habitables ». C'est ainsi en accord avec les explorateurs que Pomponazzi peut affirmer le primat de l'expérience.

Enfin, les mondes du voyageur désignent l'histoire, non des découvertes, mais de l'exploration qui se définit, paradoxalement, je cite, « par l'absence d'un objet ». Ce qui signifie que l'épistémologie de l'exploration est aussi l'histoire des mondes possibles, de ces objets que les hommes, marchands, explorateurs, scientifiques, se sont donnés ou ont imaginé à un moment donné, à un moment où le monde était encore à explorer, c'est-à-dire à découvrir, mais aussi à construire ou à configurer, et la Terra australis a pu apparaître, par exemple pour La Popelinière encore, comme un espace à imaginer, « un espace alternatif aux empires naissants, où les rapports avec les indigènes pourraient ne pas être de l'ordre de la soumission ».

D'une certaine manière, la question de « l'autre monde », qui sera si fréquemment posée au XVII^e siècle, essentiellement la question de savoir s'il y a des habitants sur la lune, se pose dans des termes analogues aux interrogations posées, un ou deux siècles plus tôt, à propos de notre propre monde, ou plus exactement de ce qui est devenu notre monde, après plusieurs siècles de voyages, de récit, de mesures et de cartographie. Mais on trouve, dans un cas comme dans l'autre, un passage du réel à l'imaginaire, du scientifique au fictif, puisque les rêveries alimentent les hypothèses scientifiques et réciproquement, comme le montre l'exemple du *Voyage sur la lune* de Godwin, repris par Wilkins. Nous avons ici un cas évident d'association entre science et fiction. En effet, Wilkins reprend dans un ouvrage de philosophie sérieuse, *A Discourse Concerning a New World and Another Planet*, qui interroge la possibilité et la probabilité de la vie sur la lune, une référence au roman de Francis Godwin, *The Man in the Moone*⁹. Dans le récit de Godwin, le héros se rend sur la lune grâce à un attelage d'oiseaux migrateurs. Ainsi en citant Godwin, Wilkins, selon les termes d'Antoine Hatzenberger, « fait entrer l'utopie lunaire dans un traité scientifique ». Cela montre bien sûr que les aspirations de l'époque allaient dans ce sens, et qu'elles sont reprises par la littérature et la philosophie. Mais cela montre également la perméabilité de la littérature et de la philosophie, ou leur conjonction dans l'élaboration des savoirs. De Francis Bacon à Margaret Cavendish, la littérature s'inspire de l'imaginaire philosophique, et

9. John Wilkins, *A Discourse concerning a new world and another planet, in 2 bookes: The First book. The Discovery of a New World, or a Discourse tending to prove, that 'tis probable there may be another habitable Worlds in the Moon. – The Second book. A discourse concerning a new planet. Tending to prove, that 'tis probable our Earth is one of the Planets*, Londres, John Norton, 1640.

de Francis Godwin à John Wilkins, la philosophie assume le geste de la littérature. Plus exactement, dans l'ouvrage de Wilkins, la fiction a sa place dans un texte qui examine la probabilité des arguments, c'est-à-dire, tout simplement, les mondes possibles. De même Bacon écrivait que « ce sont de piètres découvreurs, ceux qui pensent qu'il n'y a point de terre là où ils ne voient que la mer »¹⁰, de même Wilkins imagine qu'il peut y avoir une vie sur la lune, car tout ce qui n'est pas inconcevable peut être imaginé et considéré comme possible ou comme probable. Il s'agit, en travaillant sur les croyances, de ne pas écarter ce qui n'est pas observé ou démontré.

Ce détour par la question de l'autre monde ou le monde lunaire me permet de mieux revenir à notre ouvrage, c'est-à-dire à la terre et à la mer. Ce que montre l'épistémologie de l'exploration, c'est que la question du rapport du réel ou de l'historique à l'imaginaire est plus complexe, ou du moins différent de ce que j'ai pu évoquer à propos du rapport entre science et fiction. Comme le montre l'ouvrage, l'exploration constitue une source métaphorique et théorique, à partir de laquelle sera pensé en particulier chez Bacon le progrès des connaissances. C'est ce que montrent parfaitement les deux frontispices : Cespédès (1606) et Bacon (1620). Le second est une reprise à la fois métaphorique et théorique du premier. Mais la manière dont l'inconnu a été pensé, imaginé, ne relève pas d'une fiction au sens où peut l'être l'utopie. Alors que le premier correspond à une manière d'imaginer un lieu, le second correspond à un non-lieu, ou un lieu qui ne se trouve nulle part. Imaginer comment un lieu peut être ou pourrait être ne relève pas et ne relèvera jamais du genre utopique, ce qui n'exclut pas une perméabilité ou une influence réciproque du réel et de l'imaginaire. Simón Gallegos Gabilondo montre que le récit (de voyage) façonne l'espace, mais qu'il se distingue de l'utopie. On pourrait néanmoins se demander – c'est une question que je pose – si l'utopie, qui n'est pas un récit de voyage même si elle le contrefait, n'inscrit pas elle aussi, indirectement ou involontairement, la possibilité d'une réalisation, sous la forme d'un programme scientifique, ou d'une transformation des croyances, puisque de l'aveu même de Bacon, c'est là l'un des objets privilégiés de la fiction utopique ou du mythe, lorsqu'ils sont au service de la philosophie ou de la science, c'est-à-dire, en fin de compte, de la société. De ce point de vue, l'utopie, comme les récits de voyages ou l'histoire de la cartographie, fait partie de l'histoire des savoirs ou si l'on préfère, de l'histoire de l'imagination. Mais il est vrai que nous sortons ici peut-être des mondes du voyageur.

Où commencent et où finissent les mondes du voyageur ? La question n'est évidemment pas aisée. L'épistémologie de l'exploration porte nécessairement sur des entités complexes, et elle ne peut en effet qu'être attentive à la polyphonie. Ceci est particulièrement vrai pour l'un des objets centraux du livre, et qui je crois est à l'origine du projet, je veux parler des « géants », dont l'ouvrage propose, une « histoire naturelle », au chapitre X, intitulé « Une histoire naturelle du géant », qui nous conduit tout d'abord

10. Cf. Note 1.

à « L'histoire naturelle et morale des Indes occidentales » de José de Acosta et ses conjectures pour rendre compte de la population du Nouveau Monde (p. 204), à partir notamment d'une réflexion à propos de la présence d'ossements, près de Manta et Puerto Viejo, appartenant à des hommes qui devaient mesurer près de trois fois plus que la taille des indiens actuels. Cette histoire naturelle du géant nous mène ensuite, près de Romans-sur-Isère en 1613, et à la controverse gigantostéologique en France, à propos des ossements attribués au roi Theutobocus, personnage historique malgré son nom, puis enfin aux réflexions de Vico et à la place des géants dans la *Science nouvelle*. Cette histoire naturelle du géant est aussi l'histoire des conjectures de l'humanité sur sa propre origine, sur cet autre monde qu'est le monde des anciens, ou cette frontière infranchissable, même pour la pensée, qui est celle de l'origine de l'humanité, et à partir de laquelle un philosophe comme Vico repense pourtant l'histoire des hommes.

Cette histoire naturelle est aussi l'histoire d'une métaphore ou l'histoire de notre propre langage. Le géant était-il vraiment trois fois plus grand qu'un homme ? Pourquoi, comme le demande Vico, l'histoire des temps primitifs comporte-t-elle autant de Polyphèmes ou de *bestioni* ? Faut-il voir dans ces géants une projection de l'imagination, une dimension essentielle et commune de l'imaginaire ou, pour parler comme Rousseau dans l'*Essai sur l'origine des langues*, un simple effet de la passion qui fascina les yeux de l'homme sauvage en rencontrant d'autres : « Sa frayeur lui aurait fait voir ces hommes plus grands et plus forts que lui-même ; il leur aura donné le nom de *géants* ». L'histoire naturelle des géants nous conduit ainsi à l'origine de la poésie et à l'antériorité du sens figuré sur le sens propre.

C'est précisément par quelques considérations sur la métaphore que j'achèverai ma présentation, nécessairement incomplète, de ce livre qui, par sa richesse et sa profusion, s'apparente au livre de Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, même s'il s'en distingue. Les métamorphoses du géant, trace du passé, métaphore ou « personnage conceptuel », sont, je l'ai dit, un bel exemple de polyphonie. On pourrait dire que l'ouvrage, de manière générale, est attentif à l'équivocité des mots et des choses, aux transferts métaphoriques et aux déplacements qui nous conduisent d'un domaine à l'autre, du monde au récit et du récit au monde, ce que Simón Gallegos Gabilondo nomme le commerce du texte et du monde, pour affirmer, dans les premières pages qui expose la méthode de l'ouvrage, qu'il existe « une historicité non conceptuelle des concepts qui en fournit les composantes, le langage, les images », ou encore que « Les concepts doivent être éclairés par les images ».

Que l'invention métaphorique puisse avoir une puissance conceptuelle, c'est ce que montre parfaitement le livre. On pourra noter pour finir que l'art de la navigation est lui-même source de transferts métaphoriques et de reprises. L'un des textes cités par Simon Gallegos à propos de l'art de la navigation est l'ouvrage de Pierre de Médine, *L'Art de naviguer* (Pedro de Medina, *Arte de navegar*, 1554), p. 109 : « Entre tous les artz, l'art de naviguer est le plus excellent, pource que non seulement il participe avec

eux : mais aussi comprend en soy tous les principaux, c'est assavoir Arithmétique, Géométrie, & Astrologie. Et ceux-cy sont estimez les plus excellens entre les mathematiques, pour la très certaine demonstration qu'ils ont de leur conclusions » (trad. Nicolas de Nicolai, Lyon, 1569¹¹).

L'art de la navigation est donc pris ici très au sérieux. Contrairement à ce que fait un célèbre contemporain de Pedro de Medina, à savoir Antonio de Guevara¹². Fallait-il inclure le texte de Guevara dans l'épistémologie de la découverte ? Certainement pas. La cour ne fait pas partie des mondes du voyageur. Mais l'ironie de Guevara monte à quel point la navigation pouvait informer les mentalités de l'époque. Nous ne lui donnerons pas raison, puisque l'on ne pourra que faire l'éloge de l'art de naviguer, de l'exploration et de son épistémologie. Je terminerai donc en remerciant Simón Gallegos Gabilondo. Un chercheur en philosophie est parfois tenté de refermer le livre de Kant ou de Hegel qu'il a sous les yeux pour ouvrir un roman de Jack London. Avec *Les Mondes du voyageur*, nous avons les deux, l'aventure et la philosophie, dans un livre qui s'est efforcé de penser aux antipodes et tient toutes ses promesses.

11. Nicolas de Nicolai : soldat et géographe.

12. Antonio de Guevara, *Arte del Marear y de los inventores de ella : con muchos avisos para los que navegan en ellas*, Valladolid, 1539). La mer est une métaphore de la cour, car s'aventurer sur mer n'est pas raisonnable et se lancer à la cour revient au même. La mer constitue une image parfaite de ce lieu de perdition où l'homme met en danger son âme et sa vie. Cf. F. Delpech (éd.), *L'Imaginaire des espaces aquatiques en Espagne et au Portugal*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2009.